

XYZ. La revue de la nouvelle

« Là où je passe, les gens font le ménage... »

Bernard Ducharme



Number 69, Spring 2002

Des récits impudiques

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/3983ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (print)

1923-0907 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Ducharme, B. (2002). « Là où je passe, les gens font le ménage... ». *XYZ. La revue de la nouvelle*, (69), 77–83.

« Là où je passe, les gens font le ménage... »

Bernard Ducharme

L'endroit où je suis né était une petite clinique de campagne. En fait, à cette époque, il venait tout juste d'être converti en véritable hôpital. Avant, ç'avait été un centre vétérinaire. J'ai été leur toute première intervention.

Mes parents étaient de passage dans la région. Ils rentraient chez eux après avoir rendu visite à de la famille lointaine quand ma mère perdit ses eaux; ma naissance prématurée survint dans un petit bled perdu où il n'y avait encore aucun hôpital moderne et aseptisé, et je me demande souvent s'il aurait pu en être autrement. Je ne sais pas comment mes parents firent pour dénicher aussi rapidement cet hôpital de campagne où je suis né, mais toujours est-il qu'il n'était pas censé ouvrir avant quelques jours, d'après ce qu'on m'a dit. Ils avaient pratiquement fini de l'aménager, il ne restait plus qu'à ranger les boîtes, ouvrir les dossiers et nettoyer la place des inévitables saletés qui font suite à tout déménagement, poussières, bouts de ruban adhésif et autres insalubrités... il va sans dire que ma mère ne fut acceptée qu'à cause de l'urgence de la situation! Elle accoucha donc au milieu des balayeurs et autres employés de l'hôpital s'activant à quelque tâche ménagère, assistée par un obstétricien venu dans la matinée superviser l'installation de son matériel, entre l'endroit où auparavant on avait dû loger des ânes et celui où on avait dû loger des bœufs.

J'étais à peine né, c'était la première fois que je passais quelque part, et déjà les gens faisaient le ménage.

C'est comme cela, c'est ma malédiction; là où je passe, les gens font le ménage. Je ne me souviens pas, dans toute ma vie, d'un endroit où je sois passé sans que personne ait fait du ménage. J'en ai vu, des ménages, dans ma vie! De toutes les sortes! Petits ou grands, sommaires ou à fond, les gens faisaient le ménage de leur maison, de leur appartement, de leur bureau, de leur voiture, de leur bateau, de leur avion, de leur cabinet, de leurs coulisses, de leur classe, de leur nid, de leur cour, de leur étui à

crayons, de leur sac à main, de leur sac à dos, de leur cellule, de leur armoire, de leurs fichiers, de leur bordel, de leur club, de leur banque, de leur gouvernement, de leur couvent, de leur tente, de leurs embrouilles, de leur vie... il suffisait que je sois tout près pour qu'un ménage doive se faire à l'instant.

Comme toute situation, la mienne avait ses avantages. Après des tentatives infructueuses dans des domaines aussi nombreux que variés, je trouvai enfin ma profession, que dis-je ? ma voie. Il est seulement surprenant que l'idée ne me soit pas venue plus tôt. Il faut dire que cela prit un moment avant que je réalise qu'il n'était pas normal que tout le monde fasse tout le temps le ménage. Et même une fois que je l'eus réalisé, il me fallut un moment avant de saisir toute la portée de mon don — ou de ma malédiction.

Mais à un moment, l'inévitable illumination survint ; je passai dans le journal une petite annonce affirmant qu'il suffisait de m'envoyer quelque part pour que l'endroit devienne aussitôt salubre, et que je consentais à m'y rendre contre rémunération. Au début, les offres furent rares, mais le bouche à oreille aidant, elles se multiplièrent et ma réputation grandit rapidement. Cela alla si bien que je fis fortune en quelques années.

Je décidai alors que j'étais suffisamment bien nanti pour passer à autre chose. Une fois que ce fut fait, je passai par plusieurs phases, dont je n'évoquerai que les plus intéressantes et les plus marquantes.

La première fut ma phase humanitaire. J'étais en effet un homme à qui on avait appris à penser aux autres, à être bon et généreux, et je croyais fermement que, en apportant ma contribution à l'aide humanitaire, je ferais un pas de géant dans le chemin de l'accomplissement personnel, tout en semant le bonheur autour de moi. Je pris donc le chemin de tous les camps de réfugiés du monde, en Afrique, au Moyen-Orient, en Asie, en Océanie, dans les Balkans, le Caucase, les Amériques. Cependant, je prenais rarement l'avion, de peur d'y provoquer un ménage remuant qui risquait de le faire s'écraser ; je prenais plutôt le bateau ou le train, c'était plus prudent...

Je devins rapidement célèbre dans le milieu de l'humanitaire. En effet, les problèmes les plus critiques dans les camps de réfugiés et autres endroits semblables sont dus aux problèmes d'insalubrité. Or, il suffisait que j'arrive pour que tous s'activent au nettoyage de l'endroit, de telle façon qu'en quelques jours, au terme desquels je repartais pour une autre destination, le camp était devenu hygiénique. Devant ces incroyables résultats, que même moi je n'avais pas escomptés, je rayonnais de bonheur.

Je devais cependant déchanter. En effet, au bout de deux années de ce régime, je découvris un autre effet de mon passage dans ces régions tourmentées, moins visible de prime abord mais surtout moins brillant. Ce n'est qu'après cette période qu'il devint manifeste que, là où je passais, les nettoyages ethniques s'intensifiaient. Lorsque je réalisai cette atrocité, mon premier réflexe fut de la nier. Mais je dus rapidement me rendre à l'évidence. Horrifié du mal que j'avais commis sans le savoir, je me retirai aussitôt pour trois ans, tant mon désespoir était grand.

Mais je devais surmonter mon désespoir et, à la suite d'une période de réflexion, entamer ma phase politique. Je n'avais pas cessé en effet de vouloir aider les gens, mais mon expérience humanitaire m'avait appris à être plus cynique, sinon plus réaliste. Je m'engageai donc en politique aux côtés des syndicats, organismes culturels et associations étudiantes. Je connaissais déjà suffisamment la façon de fonctionner de mon don pour savoir comment il pouvait être utile à ces gens. Afin de dissiper votre incrédulité sur l'utilité du ménage en politique, je vous donnerai l'exemple suivant :

Un organisme dont je tairai le nom m'avait appelé à l'aide. Un dossier qui leur tenait particulièrement à cœur avait été déposé au bureau d'un ministre quelque temps auparavant et n'avait pas resurgi depuis. Je me rendis donc au bureau du ministre — sans rendez-vous, évidemment, la procédure étant trop longue et inutile pour moi, les concierges de l'endroit étant tous absents ce jour-là et les gardes de sécurité trop occupés à mettre de l'ordre dans leur poste de travail pour me remarquer. J'arrivai donc dans le bureau du ministre pour le trouver — évidemment — en plein

reclassement de ses dossiers. Une brusque rafale, aussi imprévisible que violente, avait fracassé quelques secondes plus tôt ses fenêtres et dispersé ses paperasses partout dans le bureau. Il venait justement de ramasser par terre le dossier dont j'étais venu l'entretenir et de le parcourir des yeux pour voir de quoi il s'agissait quand j'entrai dans son bureau. «Tiens! fis-je naïvement, vous travailliez justement sur le dossier dont j'avais à vous parler. Heureux de voir qu'enfin vous allez régler la question. Puis-je vous faire part de mes suggestions? À moins que vous ne préféreriez me parler des décisions que vous avez déjà prises à propos de ce dossier?» J'arrivais toujours à débloquer les choses; l'essentiel était que le bon dossier ressorte de la masse, ensuite je pouvais amener un fonctionnaire, un mandarin ou même un ministre à s'occuper du dossier. De nouveau, ma réputation grandit, je devins bien connu dans le milieu politique.

Le gouvernement finit par se lasser de me voir intervenir sans cesse dans ses affaires, la plupart du temps du côté de ses adversaires. Aussi se pencha-t-on sur mon passé, étudia-t-on mon don et ses effets et réfléchit-on à la façon de le tourner à son avantage. On m'offrit un poste d'ambassadeur extraordinaire à l'étranger. Toujours avide de nouvelles expériences, et parce que ma vie politique devenait monotone, j'acceptai, pour voir ce que cela donnerait, quitte à revenir à mes activités antérieures si mes nouvelles fonctions ne me satisfaisaient pas.

Le gouvernement m'envoya donc dans tous les pays où il avait intérêt à ce qu'une stabilité politique s'installe, marquant une nette préférence pour les pays aux gouvernements corrompus. Il suffisait que je mette le pied à ces endroits pour qu'un réformateur se lève et donne un bon coup de balai là où il le fallait. J'ai dû visiter une dizaine de pays de cette façon. J'y restais quelques moi, le temps que les réformes ou la lutte à la corruption s'implante suffisamment pour qu'on puisse se passer de l'effet miraculeux de ma présence.

Mais cessons de parler de tout cela! Les exemples des effets, qu'ils soient avantageux ou non, de ce que j'ai appelé mon don et ma malédiction, sont innombrables. Leur évocation exhaustive

serait impossible et tenter seulement de le faire deviendrait vite lassant. Venons-en donc au fait. J'ai déjà évoqué ma naissance et ma vie, laissez-moi maintenant vous parler de ma mort, car c'est en vérité l'étape la plus importante de mon récit, celle où votre histoire et la mienne sont le plus étroitement liées, celle qui a eu le plus d'influence sur le monde, bien plus même que mes phases humanitaire ou politique.

À l'époque de ma mort, je m'étais illustré dans d'innombrables domaines. Comme toute personne de renom, je m'étais fait abondamment détester. Outre les nombreux ministres et fonctionnaires gouvernementaux, les tyrans, les peuples qui avaient souffert de mon passage, les mafieux corrupteurs, dont j'ai déjà parlé, me détestaient aussi quelques anciennes petites amies vindicatives, de nombreux groupes humanitaires, les indémodables sceptiques qui ne pouvaient pas encaisser ma légende, presque tous les religieux, les quelques éboueurs qui par ma faute souffraient de cruelles entorses lombaires, les quidams qui m'accusaient de lavage de cerveau, les quelques personnes qui avaient vu leur compte en banque lessivé par leur comptable et j'en passe et des meilleures.

Il n'est donc pas étonnant qu'on eût tenté de m'assassiner. J'en réchappai plusieurs fois., surtout grâce à quelques fabricants de produits nettoyants qui veillaient héroïquement à leurs intérêts. Mais il m'arriva aussi que mon don me sauve, comme la fois où un tireur d'élite égara ses balles dans la confusion du ménage ambiant ou celle où une serveuse m'apportant un bol dans lequel il y avait plus d'arsenic que de soupe glissa sur la cire du parquet et renversa le bol.

En fait, ma mort fut probablement accidentelle. Je pénétrai dans une pièce sans remarquer, l'habitude aidant, qu'on était en train de la rénover. Je ne me souviens en fait que d'une image floue à la périphérie de mon champ de vision, celle d'un homme qui me sembla vaciller, sans doute sous l'effet de vapeurs de colle ou de peinture. Il avait un pistolet à clous et, lorsqu'il tomba, l'extrémité s'appuya sur un escabeau, et je suppose que son doigt pressa la détente, car, l'instant d'après, un clou me traversa la tempe.

C'est là que ça devient important. On n'y échappe pas : quand on meurt, on monte au paradis. C'est ce que j'ai fait. J'ai passé les portes du paradis sans même voir saint Pierre, sans doute occupé à chercher mon dossier. Je me suis donc mis à errer au hasard dans le paradis pour voir de quoi cela avait l'air. Quelle ne fut pas ma déception lorsque je me rendis compte que cette mort n'était en rien différente de ma vie ! En effet, où que je passasse, bonnes âmes, bienheureux et saints, angelots, séraphins et chérubins faisaient le ménage en pestant contre le sort étrange qui rendait nécessaire, pour la première fois depuis le début de l'Éternité, la corvée du ménage au paradis !

Je regardais cela avec une désolation incommensurable. Quel enfer, si ma malédiction me poursuivait jusqu'au paradis ! Je ne pourrais jamais supporter une telle abomination ! Je pris rapidement ma résolution : j'irais trouver Dieu pour me plaindre d'un état de fait aussi scandaleux au paradis ! Après avoir demandé mon chemin auprès d'un malheureux petit chérubin qui semblait perdu dans son fichu et peinait à manier son lourd balai tout d'or et d'argent, je me dirigeai d'un pas décidé vers une imposante porte bleue sur laquelle un écriteau indiquait en toutes lettres : « Dieu ». Quand je m'approchai de la porte, j'entendis Ses puissants ronflements. J'hésitai un moment à le déranger alors que, manifestement, il était en train de faire Sa Très Sainte Sieste ; mais j'estimai que ma plainte ne devait souffrir aucun retard, aussi je levai le poing pour frapper cinq grands coups à la porte.

J'attendis un moment, puis la porte s'ouvrit à toute volée, si bien que je la pris en pleine face et allai rouler au sol quelques mètres plus loin. Je vis alors fugitivement la massive silhouette de Dieu sortir par la porte et se précipiter vers un trou dans les nuages. Dieu se pencha et regarda un instant par le trou et, comme ce qu'il y avait vu lui déplaisait manifestement, il s'exclama : « Sacré nom de Dieu ! Mais qui m'a foutu un pareil bordel ! Ce diable de Satan n'aurait pas pu faire pire ! Je m'en vais vous mettre de l'ordre là-dedans, vous allez voir ! »

Et tandis que Dieu fulminait ainsi, je sentis un doigt taper sur mon épaule. « Enfin, je te trouve ! fit saint Pierre comme je

me retournais. Je viens de mettre la main sur ton dossier. Désolé, mon gars, mais ta place est en enfer. D'abord, tant que tu seras ici, ce sera infernal pour tout le monde. Et puis, tu as des génocides et des lavages de cerveau à ton actif, alors bon vent et bonne chance en enfer ! »

C'est ainsi que je me mis en route pour l'enfer. Lorsque j'y parvins, je m'attardai un instant aux Portes. Leur gardien, Cerbère, m'apparut en effet fort sympathique au premier coup d'œil du fait qu'il ignorait jusqu'au concept même de ménage. Je pris donc un grand plaisir à sa compagnie et serais volontiers resté plus longtemps à bavarder avec lui s'il avait seulement accepté de converser plutôt que de s'acharner à vouloir m'arracher les jambes avec les dents.

Le Diable m'attendait en fumant sa pipe. De son regard narquois, il me toisa comme un enfant à qui on présente un caramel géant sur un plateau de sucre à la crème. « Ha ! s'exclama-t-il, je savais bien que tu finirais par échouer ici ! Tant de mal répandu autour de toi... c'était rarement volontaire, mais qu'importe ! Ton don offre tant de possibilités qu'il se pourrait que je renonce au plaisir de te torturer... »

Il en était à ce point de son discours, une lumière gourmande dans les yeux, quand un diabolotin vint lui chuchoter quelques mots à l'oreille. Le Diable sauta aussitôt sur ses sabots en hurlant : « Damnation ! Ce Christ de Dieu a décidé que la fête était finie ! Eh bien ! je vais lui montrer, moi, ce qu'il faut faire quand la fête est terminée ! Un bon coup de balai, c'est ça qu'il faut donner ! »

Et voilà. Voilà ce qui a eu le plus d'effet sur votre vie. La fin du monde. Après mon passage, Dieu et Satan ont décidé de faire le ménage.